

[2,105] Il se fit un grand massacre, et les troupes de Pompée s'enfuirent à Cordoue : César alors, pour éviter que les ennemis fugitifs ne préparent une nouvelle bataille, ordonna à son armée d'assiéger Cordoue ; mais ses soldats, fatigués par ce qui s'était passé, entassèrent pêle-mêle les corps et les armes des morts, les fixèrent au sol avec des lances et campèrent derrière cette sorte de rempart. Le lendemain, la ville fut prise, et parmi les officiers de Pompée, Scapula érigea un bûcher et s'y fit brûler; Varus, Labienus et d'autres personnages connus furent décapités et leurs têtes apportées à César. Pompée, lui, réussit à s'échapper après la défaite avec cent cinquante cavaliers et à gagner Carthaia, où il possédait une flotte de navires de guerre ; il se rendit aux quais en secret, comme un simple particulier, porté dans une litière. Quand il vit les équipages désespérer de leur salut, il craignit une trahison, et reprit sa fuite en s'embarquant sur un petit bateau. Son pied se prit dans un cordage et quelqu'un, en voulant couper le cordage avec un poignard, lui entama la plante du pied au lieu de trancher le cordage ; il prit la mer et aborda quelque part pour se faire soigner. Comme on le poursuivait là aussi, il s'enfuit par un chemin cahoteux et plein de ronces qui transperçaient sa blessure, jusqu'à ce que, épuisé, il s'assit sous un arbre ; et quand ses poursuivants l'assaillirent, il se défendit contre eux sans céder au désespoir, puis fut décapité. Enfin, lorsque sa tête fut apportée à César, celui-ci lui fit donner une sépulture. La guerre se conclut par cette unique opération, et, cette fois-là aussi, contre toute attente. Ceux qui en réchappèrent furent regroupés par le frère cadet du Pompée dont il vient d'être question, un Pompée lui aussi, mais que l'on désigne par son prénom, Sextus.

[2,106] Tandis que ce dernier, tout en se cachant et en s'enfuyant, se livrait au brigandage, César se hâtait vers Rome, après avoir mis un terme à toutes les guerres civiles, entouré d'une terreur et d'une considération que personne n'avait connues avant lui. Et c'est pourquoi on imagina pour lui rendre grâce toutes sortes d'honneurs démesurés, au-delà de ceux qu'on décerne à un homme, sacrifices, jeux de gladiateurs, offrandes dans tous les temples et lieux publics, dans chaque tribu, dans chaque province, et chez tous les rois amis de Rome. Les images le représentaient en différentes tenues, et l'on trouvait des couronnes en feuilles de chêne sur certaines, le désignant comme le sauveur de la patrie, couronnes dont autrefois ceux auxquels on avait sauvé la vie gratifiaient leurs défenseurs. Il fut également proclamé Père de la Patrie, élu dictateur à vie, consul pour dix ans ; son corps fut déclaré sacré, et il rendait la justice sur un trône d'ivoire et d'or, sacrifiait toujours en habits de triomphateur ; la Ville organisait des sacrifices, chaque année, les jours où il avait remporté ses victoires, les prêtres et les vestales devaient procéder tous les cinq ans à des prières publiques en sa faveur, les magistrats, dès leur installation, juraient de ne s'opposer à aucune des mesures définies par César. En outre, en l'honneur de sa naissance, on changea le nom du mois de "quintilis" en "julius". Et on vota la construction de nombreux temples qui lui étaient dédiés comme à un dieu : l'un d'eux était commun à lui-même et à la Clémence, et tous deux s'y serraient la main. Ainsi les Romains le craignaient comme maître et, par ailleurs, lui rendaient grâce pour avoir été clément à leur égard.

[2,107] Il y eut des gens pour proposer de l'appeler roi, mais, quand il l'apprit, il refusa de façon menaçante, en avançant que c'était un titre illégal après la malédiction prononcée par les ancêtres. Puis il déchargea de leur fonction toutes les cohortes prétoriennes qui avaient continué à lui servir de gardes du corps depuis les guerres, et il parut entouré simplement de l'escorte publique. Tandis que, dans ces conditions, il réglait des affaires devant les Rostres, le décret lui accordant les honneurs précédemment mentionnés lui fut apporté en procession par les sénateurs, consuls en tête, chacun dans la tenue correspondant à sa fonction : il leur tendit la main, mais il ne se leva ni à leur approche ni quand ils furent là, et ceux qui dénonçaient son aspiration au titre de roi y trouvèrent un argument de plus. Il rejeta toutefois divers honneurs, sauf le consulat pour dix ans, et il désigna comme consuls à venir lui-même et Antoine, son maître de la cavalerie, confiant, pour remplacer Antoine, cette charge à Lépide, commandant de l'Espagne, mais qui la gouvernait par l'intermédiaire d'amis. De plus, César rappela les exilés, à l'exception des coupables de fautes inexpiables ; il se réconcilia avec ses adversaires et promut massivement nombre de ses anciens ennemis de la guerre à des magistratures annuelles et à des commandements de provinces ou d'armées. Voilà surtout les mesures qui amenèrent le peuple à espérer qu'il lui rendrait aussi la république, comme l'avait fait Sylla, après avoir exercé un pouvoir égal au sien.

[2,108] Mais sur ce point le peuple se trompa : quelqu'un, désireux d'accréditer la rumeur de ses visées royales, avait couronné une de ses statues de lauriers, qu'attachait une bandelette blanche ; les tribuns Caesetius et Marullus, l'ayant découvert, le firent arrêter, entendant également par là complaire à César, qui avait prononcé des menaces contre qui parlait de l'appeler roi. César laissa faire sans réagir, et quand d'autres, lors d'un de ses retours aux portes de la Ville, l'appelèrent roi en s'adressant à lui, le peuple exprima sa grogne et César eut l'habileté de répondre à ceux qui l'avaient salué : «Je ne suis pas roi, je suis César », comme s'ils s'étaient trompés de nom. Or Marullus et ses hommes découvrirent aussi celui des assistants qui avait pris cette initiative, et ils ordonnèrent à leurs serviteurs de l'amener, pour qu'il passe en jugement devant leur tribunal. Et César ne laissa plus faire, mais accusa, devant le Sénat, Marullus et ses hommes de comploter contre lui artificieusement, pour insinuer calomnieusement qu'il visait la tyrannie, et il ajouta qu'ils méritaient la mort, mais qu'il se contenterait de leur retirer leurs fonctions et de les radier du Sénat. Cette mesure surtout fit accroire qu'il désirait le titre en question, qu'il consentait pleinement aux tentatives faites en ce sens, et qu'il avait déjà tout d'un tyran, car d'abord le prétexte du châtement concernait le titre de roi, et ensuite la fonction de tribun était sacrée et inviolable, selon la loi et le serment ancestral. Il accrut encore la colère en n'attendant même pas l'expiration de leur mandat.

[2,109] Il s'en rendit compte lui aussi et s'en repentit, considérant qu'il avait commis là, en temps de paix et sans fonctions militaires, un acte d'autorité pesant et maladroit ; il aurait dit à ses amis qu'il les chargeait de veiller sur lui, car il craignait d'avoir fourni à ses ennemis l'occasion qu'ils cherchaient contre lui. Mais quand ses amis lui demandèrent s'il voulait bien

repandre comme gardes du corps les cohortes espagnoles, il répondit : « Rien n'est plus fatal que d'être continuellement sur ses gardes : c'est bon pour celui qui a toujours peur. » Toutefois les tentatives pour lui donner le titre de roi n'en continuèrent pas moins, au contraire : il assistait sur le Forum aux Lupercales, installé sur un trône d'or, devant les Rostres, quand Antoine, collègue de César au consulat, qui courait nu et le corps huilé, comme il est de coutume pour les prêtres de cette fête, se précipita sur les Rostres et lui plaça sur la tête un diadème. À cette vue, une minorité exprima, en applaudissant, son approbation, et une majorité, en gémissant, sa désolation : César rejeta le diadème. Puis Antoine tenta de nouveau de le lui placer, et de nouveau César le rejeta. Et le peuple, pendant cet affrontement, gardait le silence, passionné de savoir comment allait se terminer cet épisode : quand César l'eut emporté, il cria sa joie en le félicitant d'avoir maintenu son refus.

[2,110] Pour sa part, soit qu'il abandonnât ses espérances, soit qu'il fût las et cherchât désormais à éviter ces tentatives ou ces manoeuvres calomnieuses, soit qu'il eût voulu se retirer de la ville à cause de ses adversaires, soit qu'il désirât soigner une maladie, qui se manifestait sous forme de perte de conscience et de convulsions, et qui l'affectait surtout dans des périodes d'inactivité, il projeta une grande campagne contre les Gètes et les Parthes ; il prévoyait d'attaquer d'abord les Gètes, une peuplade rude, belliqueuse et peu éloignée, et de tirer ensuite vengeance des Parthes pour la violation de la trêve avec Crassus. Il envoya donc une première armée traverser l'Adriatique, avec seize légions d'infanterie et dix mille cavaliers. Il circulait aussi une autre raison : un oracle sibyllin prédisait que les Parthes ne se soumettraient pas aux Romains avant que ceux-ci ne fussent sous le commandement d'un roi. Et certains, en vertu de cela, osèrent dire qu'il fallait l'appeler dictateur et imperator des Romains, comme il l'était en réalité, ou tout autre nom à leur disposition sauf celui de roi, mais qu'on devait, pour toutes les nations soumises à Rome, le nommer ouvertement roi. Mais il déclina cette proposition également et fit tout pour presser son départ, se sentant en butte à l'hostilité dans la Ville.

[2,111] Alors qu'il s'apprêtait à partir, quatre jours avant, ses ennemis l'assassinèrent au siège du Sénat, soit parce qu'ils lui en voulaient pour ses succès et son pouvoir, qui était devenu tout à fait excessif, soit parce que, à les en croire, ils voulaient rétablir la république ancestrale ; ils le connaissaient effectivement assez pour craindre que s'il ajoutait encore ces provinces à l'empire, il deviendrait certainement roi. Et, à l'examen, je pense que cet élément supplémentaire leur fournit le prétexte pour se lancer dans leur entreprise, car la différence pour eux ne consistait que dans le nom, alors, qu'en réalité le dictateur est purement et simplement un roi. Les organisateurs de la conspiration furent surtout deux hommes, Marcus Brutus, surnommé Caepio (fils du Brutus qui fut mis à mort sous Sylla) et qui avait trouvé refuge auprès de César à la suite du désastre de Pharsale, et Caius Cassius, celui qui avait remis ses trirèmes à César dans l'Hellespont ; tous deux avaient été du parti de Pompée, tandis que Decimus Brutus Albinus était des plus proches amis de César, et tous jouirent en permanence de l'estime et de la confiance de César. Il n'hésitait pas à recourir à eux dans les affaires les plus importantes, et, à son départ pour la guerre d'Afrique, il leur donna des commandements d'armées et confia à Decimus Brutus la Gaule transalpine, à Marcus Brutus, la Gaule cisalpine.

[2,112] Alors qu'ils s'apprêtaient à exercer conjointement la préture dans la Ville, Brutus et Cassius eurent un différend à propos de la préture dite « urbaines », qui est la plus prestigieuse, soit réellement, par rivalité à ce propos, soit par feinte, pour qu'on ne soupçonne aucune collaboration entre eux. Et César, qui arbitra leur conflit, dit, paraît-il, à ses amis que Cassius avait apparemment le droit pour lui, mais qu'il favoriserait néanmoins Brutus ; telles étaient la bienveillance et l'estime qu'il avait pour cet homme en toutes circonstances. À vrai dire, Brutus passait même pour être son fils, vu que Servilia, la soeur de Caton, avait César pour amant à l'époque où elle le mit au monde. C'est pourquoi, aussi, lors de sa victoire à Pharsale, il se serait, dit-on, empressé d'enjoindre à ses officiers de faire tout leur possible pour sauver Brutus. Mais Brutus était-il ingrat, ignorait-il la faute de sa mère, n'y croyait-il pas, ou en avait-il honte ? était-il un partisan exalté de la liberté pour qui la patrie primait sur tout, ou encore, en tant que descendant de l'antique Brutus qui avait chassé les rois, céda-t-il, pour décider son acte, à la pression et aux outrages particuliers du peuple, qui effectivement couvrait en cachette beaucoup de statues de l'antique Brutus et le tribunal du Brutus de leur temps de graffitis du genre : « Brutus, te laisses-tu acheter ? » « Brutus, es-tu mort ? » ou « si seulement tu étais ici maintenant ! » « ta postérité est indigne de toi », « tu n'es pas son descendant » ? Quoi qu'il en soit, ces propos et bien d'autres du même style enflammaient le désir du jeune homme d'agir comme son ancêtre.

[2,113] Les rumeurs de royauté continuaient à prospérer, et une session du Sénat allait bientôt avoir lieu, quand Cassius prit Brutus par la main et lui dit : « Qu'allons-nous faire, au sénat, si les adulateurs de César proposent un décret au sujet de sa royauté ? » Et Brutus répondit qu'il ne se présenterait pas au sénat. Puis comme Cassius lui demandait encore : « Et, si l'on nous convoque en tant que préteurs, que ferons-nous, mon cher Brutus ? » « Je défendrai la patrie, répondit-il, jusqu'à la mort. » Alors Cassius l'étreignit en disant : « Qui ne rallieras-tu pas à ta cause dans la noblesse en exprimant une telle pensée ? Crois-tu donc que ce soient les artisans et les boutiquiers qui aient en secret tracé ces inscriptions sur ton tribunal, et non plutôt les nobles romains ? Ils demandent aux autres préteurs des spectacles de chevaux et de bêtes fauves, mais de toi ils réclament la liberté, à leurs yeux ta vocation ancestrale". Voilà donc comment, après avoir depuis longtemps songé à ce projet, ils se le confièrent alors pour la première fois l'un à l'autre ; puis chacun commença à sonder ses propres amis et ceux de César qu'ils connaissaient pour encore plus hardis que les leurs. Et ils s'associèrent, parmi leurs proches, deux frères, Caecilius et Bucolianus, et avec eux Rubrius Riga, Quintus, Ligarius, Marcus Spurius, Servilius Galba, Sextius Naso et Pontius Aquila, qui étaient de leurs familiers, et, parmi les amis de César, Decimus, dont j'ai parlé plus haut, Caius Casca, Trebonius, Tillius Cimber et Minucius Basilus.

[2,114] Quand ils pensèrent être assez nombreux et qu'ils jugèrent bon de ne pas étendre le complot plus d'individus, ils se donnèrent mutuellement leur parole, sans serments ni sacrifices, et il n'eut ni abandon ni trahison de la part de personne. Puis ils abordèrent la question du temps et du lieu. Le temps, justement, pressait, car César devait partir pour ses campagnes quatre

jours plus tard et une garde l'escorterait immédiatement — et une garde militaire ! Pour le lieu, ils envisagèrent la salle du Sénat, estimant que les sénateurs, même s'ils n'avaient pas été prévenus, prendraient leur parti avec enthousiasme, quand ils verraient l'acte, ce qui, raconte-t-on, serait arrivé également quand Romulus se transforma de roi en tyran. De plus, l'acte, effectué lui aussi, comme son illustre précédent, au sénat, n'aurait pas l'allure d'un complot, mais semblerait avoir été accompli dans l'intérêt de la Cité, et son caractère politique éliminerait toute menace du côté de l'armée. En outre le mérite leur en resterait, puisqu'on ne pourrait ignorer qu'ils en avaient pris l'initiative. Pour toutes ces raisons, donc, le sénat fut choisi à l'unanimité. Mais ils étaient en désaccord sur la manière : les uns soutenaient qu'il fallait aussi éliminer Antoine, collègue de César au consulat, le plus puissant de ses amis, et le plus populaire auprès des soldats. Mais Brutus objecta que, pour le meurtre du seul César, ils seraient perçus comme des tyrannicides, qui auraient abattu un roi, tandis que pour celui de ses amis, ils le seraient comme des adversaires politiques, qui auraient agi en partisans de Pompée.

[2,115] Les conjurés furent tout à fait convaincus par cet argument et guettèrent la séance du Sénat qui allait avoir lieu. Quant à César, la veille de cette session, il se rendit à un dîner chez Lépide, le maître de la cavalerie, invita Decimus Brutus Albinus à s'occuper de la boisson, et proposa comme sujet de conversation en buvant : quel est pour l'homme la meilleure mort ? Chacun exprimant différentes opinions, il fut le seul de tous à faire l'éloge de la mort subite. Et tandis que, de la sorte, il prophétisait sur lui-même, il bavardait de ce qui devait se passer le lendemain. Après avoir ainsi bu, pendant la nuit, il fut malade, et sa femme Calpurnia, l'ayant vu en rêve tout dégoulinant de sang, tenta de l'empêcher de partir. En outre, dans ses sacrifices, les signes furent à plusieurs reprises mauvais. Il s'apprêtait donc à envoyer Antoine ajourner le Sénat, mais Decimus, qui se trouvait là, le persuada de ne pas encourir le soupçon de se montrer dédaigneux, et de s'y rendre en personne pour l'ajourner. Ensuite César s'y fit porter en litière. Or il y avait des jeux dans le théâtre de Pompée, et le lieu de réunion du Sénat devait être transféré dans un des bâtiments qui l'entourent, comme c'était l'habitude lors des jeux. Brutus et ses compagnons étaient depuis l'aube le long du portique qui se trouve en face du théâtre, à régler, comme si de rien n'était, les requêtes de ceux qui venaient s'adresser à eux en tant que prêteurs, et, quand il apprirent les incidents survenus lors des sacrifices de César et l'ajournement du Sénat, ils éprouvèrent le plus grand embarras. Tandis qu'ils en étaient là un individu prit Casca par la main et lui dit : « Toi dont je suis l'ami, tu me l'as caché, mais Brutus m'a tout découvert. » Et Casca, sur le coup, fut bouleversé par cette confidence, mais l'autre ajouta avec un sourire : « D'où vas-tu donc tirer l'argent pour tenir un rang d'édile ? » Et Casca respira. Puis tandis que Brutus et Cassius réfléchissaient ensemble et conversaient entre eux, un sénateur Popilius Laenas, les entraîna à part et leur dit qu'il faisait des vœux pour ce qu'ils avaient en tête, et leur recommanda de se hâter. Ils en furent bouleversés, mais la terreur les empêcha de répondre.

[2,116] La litière de César était déjà en chemin qu'un de ses familiers, qui avait eu vent du complot courut pour dénoncer ce qu'il savait. Quand il arriva chez Calpurnia, il se contenta de dire qu'il voulait voir César pour des affaires urgentes, et il attendit son retour du sénat, ce qui montre qu'il n'était pas pleinement informé des événements en cours. Par ailleurs, un homme qui avait reçu César chez lui à Cnide, Artémidore, se précipita au sénat pour le trouver qui venait d'être assassiné. Un autre personnage lui avait remis un rouleau traitant du complot tandis qu'il sacrifiait devant le sénat : mais il entra tout de suite, et le message fut trouvé dans sa main après sa mort. Dès son entrée, Laenas, celui qui avait quelques instants auparavant exprimé ses vœux auprès de Cassius, vint à sa litière et se mit à l'entretenir en particulier, et avec empressement. A la vue de ce qui se passait, les conjurés furent aussitôt saisis d'une terreur que renforçait la longueur de la conversation, et ils s'entendaient par signes pour se suicider avant d'être arrêtés ; mais comme le dialogue se prolongeait, ils virent que Laenas n'avait pas l'air de procéder à une dénonciation, mais plutôt de demander une faveur et d'insister ; ils respirèrent, et quand, à la suite de l'entretien, ils virent Laenas le saluer encore, ils reprirent courage. C'est, d'autre part, l'habitude pour les magistrats qui se rendent au sénat de prendre les auspices au moment de leur entrée. Et de nouveau la première des victimes de César se révéla dépourvue de cœur, ou, selon certains, il lui manquait la partie supérieure des entrailles. Et comme le devin lui disait qu'il s'agissait d'un présage de mort, il répondit en riant que la même chose lui était déjà arrivée en Espagne durant la guerre contre Pompée ; le devin répliqua qu'en ce temps-là aussi il l'avait échappé belle, et que cette fois le présage était beaucoup plus funeste : César ordonna de refaire le sacrifice. Puis, bien qu'aucune victime ne fût de meilleur augure, ayant scrupule à faire attendre le Sénat, et pressé par ses adversaires se présentant en amis, il entra sans tenir compte des sacrifices. Car il fallait qu'il arrivât à César ce qui devait lui arriver.

[2,117] Les conspirateurs avaient laissé Trebonius entraîner Antoine, devant la porte, dans une conversation particulière, et quand César s'installa sur son siège, ils firent cercle autour de lui comme des amis, mais ils tenaient cachés des poignards. Puis, l'un d'entre eux, Tillius Cimber, vint droit à lui et lui demanda la permission pour son frère de revenir d'exil. Comme César lui signifiait son refus catégorique, Cimber le saisit par sa toge de pourpre, comme pour le supplier encore, et, retroussant ce vêtement, le lui tira sur le cou en criant : « Qu'attendez vous, mes amis ? » Casca, qui surplombait la tête de César lui appuya son épée sur la gorge, mais elle glissa et lui entama la poitrine. Alors César arracha sa toge des mains de Cimber, saisit le bras de Casca, sauta à bas de son siège et se retourna, entraînant Casca avec une grande force. Telle était sa situation quand un autre, auquel, en se retournant, il avait présenté le flanc, le lui transperça de son épée. Puis Cassius le blessa au visage, Brutus le frappa à la cuisse et Bucolianus dans le dos, à la suite de quoi César, pendant quelques instants, poussa des hurlements de bête fauve, en se retournant vers chacun d'eux ; mais après le coup de Brutus <...> soit que désormais il eût perdu tout espoir, il s'enveloppa dans sa toge et tomba, en gardant une posture digne, près de la statue de Pompée. Ses adversaires continuèrent, même quand il fut tombé, à l'outrager, jusqu'à lui porter vingt-trois blessures ; et plusieurs, dans la bousculade, se blessèrent mutuellement avec leurs épées.

[2,118] Quand les meurtriers eurent achevé de commettre un si grand crime dans un endroit sacré et contre un homme sacré et inviolable, ce fut immédiatement la fuite au sénat et dans toute la Ville : plusieurs sénateurs furent blessés au cours de ces

troubles et d'autres périrent. Et il se perpétra bien des meurtres, d'habitants de Rome comme d'étrangers à la ville, sans nulle préméditation, mais comme cela arrive dans le sillage de troubles politiques et par suite de méprises commises par ceux qui vous rencontrent ; de plus, les gladiateurs, en armes depuis l'aube, en vue, bien sûr, de quelque intervention au cours des jeux, sortirent en courant du théâtre pour se rendre aux grilles du Sénat, et le théâtre se vida, sous l'effet de la stupeur, dans une course panique ; les marchandises furent pillées, et tout le monde fermait ses portes et s'apprêtait à se défendre depuis les toits. Antoine également fortifiait sa demeure, convaincu que le complot contre César le visait aussi. Lépide, le maître de la cavalerie, qui se trouvait sur le Forum quand il apprit la nouvelle, se précipita sur l'île au milieu du fleuve, où il gardait une légion de soldats, et la fit passer au Champ de Mars, afin de l'avoir plus facilement sous la main pour exécuter les ordres d'Antoine : il s'effaçait, en effet, devant Antoine, qui était un ami plus proche de César, et exerçait le consulat. Dans leurs réflexions, ils étaient partagés entre leur envie de venger César pour ce qu'il avait subi, et la crainte de voir le Sénat se ranger du côté des meurtriers ; et ils continuaient à observer la tournure qu'allaient prendre les événements. Or, autour de César lui-même, il n'y avait aucune escorte militaire, car avoir une garde armée lui déplaisait, mais seulement des serviteurs publics attachés à sa fonction ; il avait, en outre, été accompagné par bon nombre de magistrats, par toute une foule de citoyens et d'étrangers, toute une quantité d'esclaves et d'affranchis, de sa maison jusqu'au Sénat : mais ils avaient fui en masse, et seuls étaient demeurés trois esclaves, qui déposèrent son corps sur la litière et le ramenèrent chez lui en brinquebalant, à trois qu'ils étaient, lui qui, peu auparavant, était le maître de la terre et de la mer.

[2,119] Les meurtriers voulaient prendre la parole au Sénat, mais comme personne n'était resté, ils entourèrent leur bras gauche de leur toge, en guise de bouclier, et, avec leurs épées ensanglantées, ils se mirent à courir en criant qu'ils avaient tué un roi et un tyran. L'un portait à la pointe d'une lance un "pileus", symbole de libération, et ils exhortaient au rétablissement de la république ancestrale, rappelaient le souvenir de l'antique Brutus et de ceux qui s'étaient alors conjurés contre les antiques rois. Ils furent rejoints par des hommes qui avaient pris des poignards et qui, sans avoir participé à l'action, en voulaient néanmoins leur part de gloire, Lentulus Spinter, Favonius, Aquinus, Dolabella, Murcus et Patiscus : mais au lieu d'en partager la gloire, ils furent associés au châtement des coupables. Toutefois, comme la plèbe ne se pressait pas de leur côté, ils tombèrent dans l'embarras et dans la crainte : d'un côté, ils comptaient malgré tout sur le Sénat, même si, sur le moment, le trouble et l'ignorance avaient provoqué sa fuite, car les sénateurs étaient leurs parents, leurs amis, et souffraient autant qu'eux du poids de la tyrannie ; de l'autre, ils se méfiaient de la plèbe et des vétérans de César, alors présents en grand nombre dans la Ville, les uns fraîchement démobilisés et pourvus de lots de terres, les autres revenus de chez eux pour servir d'escorte à César à son départ de Rome. Ils redoutaient également Lépide et l'armée qu'il commandait dans la Ville, ainsi qu'Antoine, qui exerçait la charge de consul: n'allait-il pas, dédaignant le Sénat et ne s'appuyant que sur le peuples, leur préparer un terrible châtement ?

[discours contradictoires des conjurés, Brutius et Cassius en tête, et d'Antoine – Funérailles de César]

[2,149] Ainsi périt Caius César, le jour que les Romains appellent « ides » de mars, à peu près au milieu du mois d'anthéstérion, jour auquel un devin lui avait prédit qu'il ne survivrait pas ; César lui dit en raillant le matin : « Elles sont là, les ides ! », à quoi le précédent, sans se démonter, répliqua : « Mais elles ne sont pas passées. » Toutefois César, méprisant ces prédictions, malgré l'assurance avec laquelle le devin les lui adressait, ainsi que les autres présages dont j'ai parlé, s'en alla et périt, à l'âge de cinquante-six ans. Il était le favori du succès dans toutes ses entreprises, un être surhumain, un homme de grands desseins et que l'on peut comparer à Alexandre. Tous deux étaient, en effet, les plus ambitieux et les plus belliqueux qui fussent, très rapides à prendre leurs décisions, très intrépides face aux dangers, ménageant très peu leur corps, et tous deux comptant moins sur des calculs stratégiques que sur leur audace et leur bonne fortune. Le premier d'entre eux traversa un grand désert pour aller au temple d'Ammon pendant la canicule, et il franchit avec l'aide d'un dieu, en courant, le golfe de Pamphylie, à un moment où la mer s'en était retirée, et le dieu retint les eaux pour lui jusqu'à ce qu'il fût passé ; il fit aussi pleuvoir pendant sa traversée du désert. Aux Indes, Alexandre traversa une mer inconnue ; il monta aussi le premier à l'échelle sur un rempart ennemi, en descendit seul et reçut treize blessures. Et, restant toujours vaincu, il termina chaque guerre en une ou deux opérations ; il soumit de nombreuses nations barbares d'Europe et se rendit maître des Grecs, peuple extrêmement difficile à gouverner, épris de liberté et qui n'avait accepté d'obéir à personne avant lui, si ce n'est à Philippe, pour peu de temps, par convenance, pour la direction d'une guerre ; quant à l'Asie, il l'envahit pour ainsi dire tout entière. Pour définir en un mot la bonne fortune et la puissance d'Alexandre, il conquiert toutes les terres qu'il avait vues, et c'est en projetant et concevant la conquête des autres qu'il mourut.

[2,150] César vit la mer Adriatique lui céder, se faire navigable et calme en plein hiver, il traversa l'océan Occidental pour passer en Bretagne, ce qui n'avait jamais été tenté, et il ordonna aux pilotes de lancer les navires sur les rochers de Bretagne pour les y briser. Une autre fois, il affronta une tempête, de nuit, seul dans un petit bateau, et il ordonna au pilote de déployer les voiles et de tenir compte de la bonne fortune de César plus que de la mer. Face aux ennemis, il lui arriva souvent, alors que tous cédaient à la panique, d'être le seul à se lancer, et il livra trente batailles rangées aux seuls Gaulois, dont il finit par soumettre les quatre cents peuplades, que les Romains tenaient pour si redoutables que, dans la loi exemptant les prêtres et les vieillards de la mobilisation, il était écrit : « sauf en cas de guerre avec les Gaulois », car alors prêtres et vieillards étaient également mobilisés. Lors de la guerre d'Alexandrie, il se retrouva seul sur un pont, en position difficile : il se débarrassa alors de son vêtement de pourpre et se jeta dans la mer ; comme les ennemis le recherchaient il se cacha en nageant sous l'eau un long moment, ne remontant que de temps en temps pour respirer, et pour finir, il arriva près d'un bateau ami, tendit les mains vers lui, se fit reconnaître et fut sauvé. Lors des guerres civiles où il s'engagea soit par crainte, comme lui-même le prétend, soit par désir du pouvoir, il se mesura avec les meilleurs généraux de son temps, de nombreuses et considérables armées constituées non de barbares, mais de Romains au mieux de leur forme et de leur bonne fortune. Et il les vainquit tous, lui aussi, à chaque fois, en un ou deux engagements ; pourtant son armée n'était pas invincible comme celle d'Alexandre : les Gaulois lui

infligèrent une cuisante défaite lors de l'échec considérable subi par ses lieutenants Cotta et Titurius ; et en Espagne, Afranius et Petreius la bloquèrent et la mirent en situation d'assiégée ; à Dyrrachium et en Afrique, ses débandades furent remarquables, et en Espagne elle céda à la panique devant Pompée le Jeune. Mais César lui-même était inaccessible à la panique et il sortit invaincu de toutes les guerres. La puissance romaine dominait désormais sur terre et sur mer de l'Occident jusqu'à l'Euphrate, et, par la force ainsi que par l'humanité, il l'établit beaucoup plus solidement que ne l'avait fait Sylla ; il se conduisit en roi, malgré les oppositions, même s'il n'en accepta pas le titre. Et c'est, lui aussi, en projetant d'autres guerres, qu'il trouva la mort.

[2,151] Il connurent tous deux des armées pareillement zélées à leur service, pleines de sympathie à leur égard, et, dans les batailles, comparables à des fauves ; par ailleurs elles se montrèrent souvent, pour l'un et pour l'autre, désobéissantes et disposées à la mutinerie, sous l'effet de leurs fatigues. Mais, quand ils moururent, leurs armées les pleurèrent et les regrettèrent pareillement, puis leur accordèrent des honneurs divins. Physiquement également, ils étaient tous deux forts et beaux, l'un et l'autre issus de la race de Jupiter, le premier par Éaque et Héraclès, le second par Anchise et Aphrodite. Très prompts à en découdre avec leurs rivaux, ils l'étaient aussi à conclure la paix et à accorder leur pardon aux vaincus, et non contents de leur pardonner, ils se faisaient leurs bienfaiteurs, ne désirant rien de plus que la victoire. Sur tous ces points ils ont été comparables, même s'ils n'avaient pas les mêmes atouts au départ pour se lancer à la conquête de la puissance : le premier disposait d'une royauté forgée par Philippe, le second était initialement un simple particulier, de bonne et illustre famille, mais totalement dépourvu de fortune.

[2,152] Ils étaient également l'un comme l'autre insoucieux des présages les concernant, et ne maltraitaient pas les devins qui leur prédisaient leur fin. De plus, les présages eux-mêmes ont souvent été identiques pour les deux hommes et connurent le même aboutissement. Il arriva en effet deux fois à chacun qu'il manque un lobe au foie de la victime, et la première fois, cela annonça un grave danger : Alexandre, se trouvant chez les Oxydraques était monté sur les remparts en tête des Macédoniens, mais l'échelle tomba et il se retrouva seul en haut ; intrépidement il se laissa tomber à l'intérieur pour attaquer les ennemis, fut blessé gravement à la poitrine, puis reçut à la nuque le coup d'une lourde massue : il était en train de s'écrouler quand il fut à grand-peine sauvé par les Macédoniens qui, craignant pour lui, avaient brisé les portes. Quant à César, se trouvant en Espagne avec une armée terrorisée par Pompée le Jeune et qui hésitait à marcher au combat, il se précipita en courant le premier dans l'espace entre les lignes, reçut deux cents traits dans son bouclier, et, en fin de compte, fut sauvé, lui aussi, par son armée, accourue sous l'effet de la honte et de la peur. Ainsi donc, si les premiers lobes manquants précédèrent pour eux un danger de mort, les seconds précédèrent la mort elle-même : le devin Pythagoras, auquel Apollodore, qui craignait Alexandre et Héphestion, avait demandé de procéder à un sacrifice, lui avait dit de ne pas avoir peur, car il serait sous peu débarrassé des deux hommes ; quand, tout de suite après, mourut Héphestion, Apollodore, craignant que quelque conspiration ne fût en cours contre le roi, lui communiqua la prophétie : ce dernier fit un sourire moqueur et demanda à Pythagoras lui-même ce que signifiait le présage ; le devin lui ayant répondu qu'il signifiait : « ses derniers moments », il reprit son sourire moqueur et remercia néanmoins Apollodore pour sa sollicitude et le devin pour sa franchise.

[2,153] César, quand il entra pour la dernière fois au Sénat, comme je l'ai raconté un peu plus haut, eut affaire aux mêmes présages, et il s'en moqua, disant qu'il avait déjà connu cela en Espagne. Le devin lui répondit que, à ce moment-là aussi, il avait couru un grand danger, et que présentement le présage annonçait encore plus nettement la mort : César alors, concédant cela à sa franchise, fit recommencer les sacrifices, mais il s'emporta contre les prêtres qui, disait-il, le retardaient, entra et fut assassiné. La même chose était arrivée à Alexandre : il revenait des Indes à Babylone avec son armée, et comme il s'approchait de la ville, les Chaldéens lui conseillèrent de différer pour lors, son entrée ; il leur répondit par le vers iambique : « le meilleur devin est celui qui prédit du bien » ; alors, les Chaldéens lui conseillèrent au moins de ne pas entrer avec son armée en se dirigeant vers l'ouest, mais de contourner la ville et d'y entrer en regardant vers l'est. Il céda, dit-on, sur ce point et entreprit de la contourner ; mais ayant du mal à traverser une zone d'étangs et de marais, il dédaigna aussi cette seconde prophétie, et fit son entrée en regardant vers l'ouest. Puis, une fois entré, il descendit l'Euphrate en bateau jusqu'à la Pallacotta, une rivière qui prend les eaux de l'Euphrate et les détourne vers des marais et des étangs, empêchant par là l'irrigation du territoire assyrien ; il envisageait d'endiguer cette rivière, et tandis qu'il naviguait dans cette intention, il aurait, dit-on, raillé les Chaldéens en soulignant qu'il était entré dans Babylone puis en était ressorti sain et sauf. Or il devait, dès son retour, y trouver la mort. César se livra au même genre de railleries : comme le devin lui prédisait le jour de sa fin, déclarant qu'il ne survivrait pas aux ides de mars, lorsque ce jour-là fut venu, il dit, en se moquant du devin, que les ides étaient arrivées : et cependant, c'est ce jour-là qu'il mourut. Ainsi donc ils méprisèrent pareillement les présages les concernant, ils ne s'emportèrent pas contre les devins qui les leur avaient signalés, et ils tombèrent cependant sous le verdict des prophéties.

[2,154] Ils avaient aussi de l'intérêt pour la science, celle de leur pays, celle des Grecs et celle des autres nations : concernant celle des Indiens, Alexandre consulta les Brahmanes, qui sont, semble-t-il, les astronomes et les sages chez les Indiens, comme les Mages chez les Perses ; concernant celle des Égyptiens, César procéda de même, lorsqu'il demeura en Égypte pour y restaurer le pouvoir de Cléopâtre. Et il tira de ce séjour, également dans d'autres domaines que la guerre, de nombreux avantages pour les Romains : entre autres, il rectifia le calendrier, qui était encore irrégulier, par suite des mois intercalaires (les Romains se réglaient en effet sur la lune), et le régla selon la course du soleil, comme le faisaient les Égyptiens. Il advint aussi qu'aucun de ceux qui attentèrent à sa vie ne passa au travers du châtement : son fils leur fit payer le juste prix de leur acte, comme Alexandre aux assassins de Philippe. Leur châtement sera relaté dans les livres qui suivent.